

LES TROIS ROSES

JARDIN DE DON PASQUALE

Cette année-là, vers Noël, trois roses fleurirent dans le jardin de don Pasquale.

Maintenant, de toute cette gloire, il ne restait rien. La méchante bise avait dispersé toutes les feuilles, toutes les corolles.

Or don Pasquale se promenait un matin au milieu de ces grandes cadavres. Il était triste, il songeait à la vie et à la mort.

Il en était là de ces pensées quand les trois roses lui apparurent, blotties à l'orée d'un buisson de nardes.

Les roses n'avaient pas menti : peu après la Noël, don Pasquale reçut la visite d'un de ses plus chers camarades de jeunesse.

Puis la guerre civile les avait séparés. Emilio était parti, fuyant l'horreur du sang versé dans la partie commune.

Ce fut une semaine délicieuse, où ils recoururent en paroles toutes leurs joies.

Il l'eut en effet : un après-midi qu'il écrivait dans sa chambre de travail, on lui remit un paquet scellé de la main royale d'Espagne.

Les deux amis arrivèrent devant le buisson où s'étaient enroulées les blanches roses ; elles

étaient toujours là, défilées à peine et répandant avec plus d'intensité encore leur suave parfum.

À quelque temps de là, don Pasquale fut appelé à Barcelone pour le règlement d'une affaire.

Quand il y arriva, c'était le milieu du jour ; il fut rapidement expédié la négociation pour laquelle il était venu et, comme il lui restait une heure à perdre

Tout à coup il tressaillit. Une senora venait de déboucher de la calle Fernando et marchait devant lui sous les platanes de la Rambla.

Il se souvint de son amour comme on aime ici-bas tout ce qui force à sortir de la prison étroite de soi-même, toute émotion dans laquelle on donne plus qu'on ne reçoit.

Il se souvint de son amour comme on aime ici-bas tout ce qui force à sortir de la prison étroite de soi-même, toute émotion dans laquelle on donne plus qu'on ne reçoit.

Dependant don Pasquale entra dans la senora loin de la foule dans une allée déserte ; là se trouvait un banc.

La troisième restait seule dans le buisson défeuillé. Chaque matin, don Pasquale allait la voir et en respirer l'arôme.

Il se souvint de son amour comme on aime ici-bas tout ce qui force à sortir de la prison étroite de soi-même, toute émotion dans laquelle on donne plus qu'on ne reçoit.

Les deux amis arrivèrent devant le buisson où s'étaient enroulées les blanches roses ; elles

lui tout ce qu'il avait fait de bon et de bien dans sa vie qui était comme la forme apparente et sensible de ses vertus.

Un article de M. Jules Claretie : M. Edmond Rostand est le théâtre fait homme.

Je n'ai eu l'honneur de jouer sa première pièce. Elle a accueilli et révélé plus d'un auteur nouveau, cette Comédie Française.

Dessert hygiénique

Un douloureux événement vient d'attrahir plus spécialement l'attention sur Robert-Houdin.

MANGER DES BOUCHONS.

Voici un tour très plaisant que l'on peut faire à table dans une réception d'intimes.

—Pardonnez-moi, lui dites-vous, je dois vous faire une petite confession.

Je ne croyez pas, du reste, que ce soit chez moi une simple manie. Je me suis soumis à ce régime parce que j'ai trouvé que le bouchon donnait de la légèreté aux aliments et que, par ce fait, il facilitait la digestion.

—Ah ! ah ! dites-vous, en faisant claquer la langue, c'est bon !... Le cuisinier a bien oublié d'y mettre un peu de sel, mais c'est si délicat de goût, que ça peut très bien passer comme cela.

On porte la main dans la soupière pour prendre un deuxième bouchon, mais en même temps on dépose sur les autres celui que l'on tient à l'emballage dans la main droite.

—Ah ! ah ! dites-vous, en faisant claquer la langue, c'est bon !... Le cuisinier a bien oublié d'y mettre un peu de sel, mais c'est si délicat de goût, que ça peut très bien passer comme cela.

On porte la main dans la soupière pour prendre un deuxième bouchon, mais en même temps on dépose sur les autres celui que l'on tient à l'emballage dans la main droite.

On porte la main dans la soupière pour prendre un deuxième bouchon, mais en même temps on dépose sur les autres celui que l'on tient à l'emballage dans la main droite.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES.

LES DEBUTS

D'Edmond Rostand.

Un article de M. Jules Claretie : M. Edmond Rostand est le théâtre fait homme.

Je n'ai eu l'honneur de jouer sa première pièce. Elle a accueilli et révélé plus d'un auteur nouveau, cette Comédie Française.

Je n'ai eu l'honneur de jouer sa première pièce. Elle a accueilli et révélé plus d'un auteur nouveau, cette Comédie Française.

Un matin, M. de Férandy, qui a du goût, et le sens et l'amour du vers comique—il a fait et fera quelque jour applaudir en lui l'auteur dramatique après le comédien—vint me demander si j'avais le temps d'écouter la lecture d'un petit acte signé du nom d'un jeune homme encore inconnu, mais à qui l'auteur, son ami, trouvait un talent considérable.

—Il s'appelle Edmond Rostand ! Je connaissais ce nom pour avoir lu des études remarquables d'économie politique et aussi d'excellentes traductions de poètes latins signées Ed. Rostand.

—Le poète grave, c'est le père ; le poète des "Musardises", c'est le fils, me dit M. de Férandy.

Et il commença la lecture de la pièce en un acte, et en vers. C'était tout à fait joli, pimpant et gai, d'une alacrité joyeuse.

—Si l'Angleterre est le pays du cant, elle est aussi le pays du sport. On s'en aperçoit jusque dans la Chambre des communes.

Tout récemment, raconte un de nos confrères, un débutant, pour marquer sa place, avait posé son chapeau sur un fauteuil.

—M. Got me permettra de rappeler qu'en sa qualité de doyen, prenant le premier la parole, il appela l'attention de ses collègues sur l'invasion de Pierrrots qui menaçait alors les planches de la Comédie Française.

—L'auteur, dit le doyen, a un talent délicieux. Que ne débute-t-il point par quelque chose de plus important qu'une fantaisie de ce genre ?

J'ens beau plaider et dire qu'à plus de prix et contient peut être

plus "d'humanité" que telles études d'apparence sévère, prises sur la réalité : le malheureux Pierrrot, les pauvres Pierrrots, l'un en deuil, l'autre en fête, ne désarmèrent point le tribunal.

—Ce n'est pas M. Rostand, c'est Pierrrot qu'on a discuté, dit le poète. Apportez-nous bien vite autre chose !

M. Edmond Rostand nous apporte les "Romaneques", et l'on se rappelle l'effet de surprise heureuse que firent, sur les spectateurs, ces vers amoureux, ces vers délicieux murmurés par deux fiancés de dix-huit ans.

—Ce fut à ce moment que je vis comment le jeune poète avait—comment dire ?—le théâtre dans le sang. Il indiquait avec une précision admirable la façon dont il souhaitait que fusent dits ses vers.

—Il s'appelle Edmond Rostand ! Je connaissais ce nom pour avoir lu des études remarquables d'économie politique et aussi d'excellentes traductions de poètes latins signées Ed. Rostand.

—Le poète grave, c'est le père ; le poète des "Musardises", c'est le fils, me dit M. de Férandy.

Et il commença la lecture de la pièce en un acte, et en vers. C'était tout à fait joli, pimpant et gai, d'une alacrité joyeuse.

—Si l'Angleterre est le pays du cant, elle est aussi le pays du sport. On s'en aperçoit jusque dans la Chambre des communes.

Tout récemment, raconte un de nos confrères, un débutant, pour marquer sa place, avait posé son chapeau sur un fauteuil.

—M. Got me permettra de rappeler qu'en sa qualité de doyen, prenant le premier la parole, il appela l'attention de ses collègues sur l'invasion de Pierrrots qui menaçait alors les planches de la Comédie Française.

—L'auteur, dit le doyen, a un talent délicieux. Que ne débute-t-il point par quelque chose de plus important qu'une fantaisie de ce genre ?

J'ens beau plaider et dire qu'à plus de prix et contient peut être

même violence. Au bout de quatre jours, on laissa entrer le débutant : sa belle résistance, sa crânerie, la vigueur de sa boxa avaient séduit la Chambre.

PROSE D'AN-NAM.

Le Couronnement.

La nuit, l'amoureuse nuit tropicale, verte de mystère, fait place à l'aube ; la jeune lumière moite tressaille dans l'espace terne, et bientôt, velum colossal tissé d'infini, le ciel pâlit de chaleur ; brune et souple, l'eau du fleuve se paillette d'étoiles mouvantes.

Déambulant des longs chemins rouges, un flot épais d'humanité roule, reconilli, silencieux, vers le palais ; l'air s'épaissit de senteurs acres, spéciales, émanées de la fourmillière jaune en mouvement.

—Il s'appelle Edmond Rostand ! Je connaissais ce nom pour avoir lu des études remarquables d'économie politique et aussi d'excellentes traductions de poètes latins signées Ed. Rostand.

—Le poète grave, c'est le père ; le poète des "Musardises", c'est le fils, me dit M. de Férandy.

Et il commença la lecture de la pièce en un acte, et en vers. C'était tout à fait joli, pimpant et gai, d'une alacrité joyeuse.

—Si l'Angleterre est le pays du cant, elle est aussi le pays du sport. On s'en aperçoit jusque dans la Chambre des communes.

Tout récemment, raconte un de nos confrères, un débutant, pour marquer sa place, avait posé son chapeau sur un fauteuil.

—M. Got me permettra de rappeler qu'en sa qualité de doyen, prenant le premier la parole, il appela l'attention de ses collègues sur l'invasion de Pierrrots qui menaçait alors les planches de la Comédie Française.

—L'auteur, dit le doyen, a un talent délicieux. Que ne débute-t-il point par quelque chose de plus important qu'une fantaisie de ce genre ?

J'ens beau plaider et dire qu'à plus de prix et contient peut être

au commandement d'un rythme sacré. Les robes aux couleurs brutes, les ondes lumineuses et de tous ces êtres affalés émanent un chaleur suffocante, un relent fade qui fait blémir les visages.

VINUM DEI.

Justqu'au jour, la pulsation puissante des gonges remplit l'espace.

Où, ces Tibétaltes ou ces Bures de thé, se disent moralistes, D'honnête qualifié.

Me semblent plutôt être. Malgré tous leurs serments, leurs façons de paraître, Et leurs saints arguments,

D'hypocrites apôtres Et des tempérants, qui Boivent comme nous autres Du rhum et du whisky.

La seule différence Entre nous, pour boisson, Quant à la température Et quant à la chanson,

C'est que ces moralistes, Qui se vantent bien haut D'être Tibétaltes Sans peur et sans défaut,

Boivent par habitude, Derrière le rideau, Chez eux, dans l'hébétéude, Le whisky sans trop d'eau.

Ils boivent en cachette, Se disent un péché D'ivrogne se rachète Alors qu'il est caché.

Le dimanche, à vrai dire, Sur un air protestant, Ils se chantent sans rire Des psaumes tant et tant.

Mais ce qui, dans ces hommes Aussi mauvais que nous, Qui sont ce que nous sommes, Saut, plus faux des genoux,

C'est que, dans leur audace Et leur mechanteté De buveurs d'eau fadeuse, Dans leur insanité,

Ces gens de psalmodie, Au nez rouge souvent, De laide comédie Et de foi par devant,

Osent mieux proscrire, Sur un ton absolu, Le vin joyeux du rire, Du cœur et du salut,

Le vin, le vin lui-même, Les très généreux vins, Le vin sacré, suprême Et tout-à-fait divin.

Mais, gens d'hypocrisie En secret adorant L'ignoble poésie Du whisky défilant,

Souillant et qui blasphème, Qui donc nous a donné, Sinon Dieu, Dieu lui-même, Le vin par vous damné ?

Et ce Dieu qu'on adore Tout naturellement, Dont le grand soleil dore La grappe au vert sarmant,

A-t-il fait à la terre Un don plus précieux, Plus saint, plus salutaire Et plus délicieux ?

Car les glands des vieux chênes Sacrés et primitifs, La châtaigne et les faines Étaient peu nutritifs :

Et l'eau, bien que limpide, Mais pâle et sans couleur, Était presque insipide Et manquait de chaleur.

Qu'était l'homme à cette heure, Avant Nœ, sinon La bête inférieure Dont on cherche le nom ?

Mais quand le patriarce Nœ, sauvé des eaux, Fut sorti de son arche Avec ses animaux,

En voyant sur sa tête, Demi-cercle parfait, Un arc-en-ciel de fête, Qu'est-ce donc qu'il a fait ?

A-t-il, je le demande, Planté des choux, pensant Que la race allemande Aime le chou qui sent ?

Sur la colline rose, Au sol un peu pierreux, Que le soleil arrose De rayons généreux,

Il a planté pour l'homme Et pour l'humanité La plante que l'on nomme Vigne de Vénus.

Et l'homme alors put naître. Car l'homme autrefois nu, Et nu sans se connaître, Désormais se connut.

À la divine flamme Du raisin, doux vainqueur, Il se sentit une âme Et se sentit un cœur.

Il comprit Dieu lui-même Bien mieux qu'avant le vin, En Créateur qu'on aime, Parce qu'il est divin.

J. G.

Manifeste de la jeune Turquie. Prose Associée. Constantinople 9 mars — Des placards ont été affichés dans Stamboul par le parti de la jeune Turquie invitant à répondre par la violence aux brutalités du gouvernement.

Un passage de ce manifeste est dirigé contre la Russie et l'Allemagne. Il affirme que la Turquie est entre les mains de ces deux puissances.

Cinq fois, sur les ganoux, la Cour tout entière se prosterner ; chaque phrase de l'acte, chaque lais, chaque relèvement d'exécuté, à quinze mètres du trône,